

n°169, décembre 2018



# LA PHYSIOPHILE

REVUE  
SEMESTRIELLE

SCIENCES & HISTOIRE  
EN BOURGOGNE DU SUD

## L'ACCUEIL DES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS À MONTCEAU-LES-MINES (1937 ET 1939)

par Roger MARCHANDEAU

Ce texte extrait de « Parriat, l'homme engagé » a été présenté dans l'exposition organisée par l'amicale des anciens élèves du lycée pour commémorer le 60<sup>e</sup> anniversaire du lycée et le 40<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Henri Parriat (cf. *La Physiophile* n° 165, décembre 2016).

Le 17 juillet 1936, l'armée espagnole se mutine et tente de renverser le gouvernement républicain. Pour faire face à ce soulèvement, le peuple est armé. La guerre civile commence et se prolongera jusqu'au 27 mars 1939 par la victoire des troupes nationalistes du général Franco. Pendant près de trois ans, le pays est ravagé par les massacres, les bombardements et les destructions. Les démocraties européennes, la France et l'Angleterre, adoptent une politique de « non-intervention » tandis que les dictatures, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, aident massivement les insurgés par l'envoi d'hommes

et de matériel. Seule la Russie soviétique de Staline soutient les Républicains espagnols en leur fournissant des armes, des munitions et des conseillers militaires.

À Montceau, la population ouvrière se mobilise dès l'hiver 1936-1937 pour faire parvenir des vivres, des vêtements et des médicaments aux plus nécessiteux. Une camionnette de ravitaillement quitte le Bassin Minier pour la Catalogne le 21 février 1937. Ce n'est qu'une première étape dans l'engagement des Montcelliens en faveur des victimes de cette tragédie. En avril-mai 1937, une offensive nationaliste est menée contre le Pays Basque resté fidèle à la République. Une grande partie des femmes et des enfants de la région fuit cet enfer de feu et de flammes dont la destruction de la petite ville de Guernica restera le symbole de la barbarie totalitaire. Ils sont accueillis au Mexique, en Russie, en Angleterre et en France. Le 6 mai 1937, le préfet de Saône-et-Loire est averti qu'il doit prévoir l'hébergement de 690 réfugiés. La ville de Montceau-les-Mines est sollicitée. Le 20 mai 1937, 62 Basques (26 femmes et 36 enfants) arrivent dans la cité minière. Un comité d'accueil présidé par le maire, Jean-Marie Bailleau, et constitué par les représentants du Parti socialiste SFIO, du PC, de la CGT, de la Ligue des Droits de l'Homme, des Femmes Socialistes et de la Confédération des Coopératives, se charge d'organiser leur installation. Un appel à la générosité et à la solidarité est lancé aux habitants du Bassin Minier. Il faut trouver rapidement des locaux convenables pour héberger ces réfugiés dont le nombre grandit avec l'arrivée de 31 enfants supplémentaires le 15 juin. Le choix se porte sur

COMITÉ MONTCELLIEN D'ACCUEIL AUX RÉFUGIÉS ESPAGNOLS



I fr. pièce. Aidez-nous à les secourir. Merci !

Hériot, Photo

les bâtiments de l'ancien tissage Gonthier-Déchelette à Bel-Air, inoccupés depuis 1934 et propriété de la ville. Les problèmes matériels sont résolus par l'intendance militaire de Dijon qui fournit les lits, par les dons (vivres, vêtements, chaussures) qui affluent et par les collectes qui sont lancées. L'essentiel est ainsi assuré mais il reste une tâche difficile à accomplir : redonner courage et espoir à cette population déracinée, à atténuer ses souffrances, à lui faire oublier pour un temps cette guerre qui dévaste son pays. C'est le but poursuivi par de nombreux Montcelliens et parmi eux, Henri Parriat et ses amis de l'École Primaire Supérieure. Un de ses proches, Jean Revret, évoquera plus tard cet immense défi à relever :

« Le jour arriva où nous eûmes à organiser l'accueil des réfugiés espagnols. La municipalité mit à leur disposition l'ancien tissage, la soierie, sur l'emplacement duquel a été construit le lycée moderne et technique. C'est là que nous leur rendions visite, répartissions les vivres, le mobilier, les vêtements, les couvertures que l'élan de solidarité de la population avait permis de rassembler rapidement. Leur dénuement était pitoyable, mais nous impressionnait plus encore cette sorte d'affolement intérieur ou d'abandon et de renoncement fatalistes qui, joints aux difficultés qu'ajoutait leur ignorance de notre langue, et nous de la leur, les laissaient désespérés et sans ressort » (in Henri Parriat, extrait de l'article de Jean Revret, Notre Jeunesse, *La Physiophile*, 1986).

L'achat d'un appareil de TSF, les séances de cinéma, les visites de la région, les fêtes données en leur faveur améliorent

un peu le moral des réfugiés malgré la chute de Bilbao, la capitale du Pays Basque tombée aux mains des Franquistes.

Le séjour à Montceau de ces victimes de la guerre civile espagnole prend fin le 5 octobre 1937. Le gouvernement français a décidé de les renvoyer dans la péninsule ibérique. Ils peuvent choisir comme destination le territoire contrôlé par la République ou le Pays Basque aux mains des nationalistes de Franco. Jean-Marie Bailleau constate que la tradition d'hospitalité de la cité minière a été bien respectée : « Ses remerciements vont aussi au comité d'accueil et à la population toute entière pour les marques de sollicitude et de solidarité qui furent apportées à ces malheureux chassés de leurs foyers » (*Le Front Ouvrier*, 20 novembre 1937).

La guerre d'Espagne continue avec son cortège d'atrocités et de misères. La République, abandonnée par tous, vacille sous les coups de boutoir nationalistes. La reddition de Barcelone (28 décembre 1938) et de la Catalogne provoque l'exode de milliers de civils mêlés aux débris de l'armée en déroute : « Il semblait que ce fût la Catalogne entière qui s'était mise en marche. Toutes les villes, tous les villages sur la route de la frontière française étaient bondés à craquer. La nuit, des êtres humains de tous les âges, mourant de faim et tremblants, jonchaient le sol des rues... Les Français permirent alors à contrecœur l'ouverture de la frontière » (Hugh Thomas, *Histoire de la guerre d'Espagne*).

À nouveau, la Saône-et-Loire devient une terre d'asile. Les villes de Chalon-sur-Saône, Mâcon et Montceau-les-Mines sont chargées d'accueillir le gros des réfugiés. Le 7 février 1939, un premier contingent de 165 Espagnols, surtout des femmes et des enfants « à peine vêtus, grelottants et affamés », débarque au pays noir. Le comité d'accueil est reconstitué. Henri Parriat et le groupe de l'École Primaire Supérieure offrent immédiatement leurs services. Les locaux de la soierie et de l'avenue Roger Salengro sont ouverts. La population locale se mobilise encore une fois. Les colis de vêtements, d'alimentation s'accumulent tandis que des chaussures et des galoches sont distribuées. L'argent est collecté et les donateurs sont nombreux et souvent généreux. L'installation des réfugiés se fait dans l'ordre tandis que des mesures d'hygiène sont prises pour éviter tout risque d'épidémie. Jean Revret fut étonné de voir « la rapidité avec laquelle ces femmes réussirent à se ressaisir, à reprendre en main leur propre existence dès que furent surmontées les premières difficultés » (in Henri Parriat, extrait de l'article de Jean Revret, Notre Jeunesse, *La Physiophile*, 1986).

Comme en 1937, le gouvernement français n'est pas disposé à laisser la situation s'éterniser et pousse les réfugiés à regagner leur pays : « Les réfugiés qui n'ont rien à craindre de leur retour en Espagne et qui sont des personnes honnêtes et de bonne foi, ont pour devoir de demander au plus tôt leur

rapatriement » (Extrait du texte du communiqué des autorités françaises affiché dans les camps de réfugiés, 26 août 1939).

À la veille de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne (3 septembre 1939), il y a encore près de 200 exilés à la soierie (74 enfants, 87 femmes, 20 hommes et 3 vieillards). Mais la fermeture progressive des centres d'accueil est envisagée. Les réfugiés capables de travailler se mettent alors à la disposition des autorités. En mars 1940, le préfet de Saône-et-Loire indique au ministre de l'Intérieur « qu'il n'y a aucun homme réfugié espagnol hébergé dans le département. Quant aux femmes leur situation est présentement réglée et aucun placement n'est plus à envisager en Saône-et-Loire » (rapport du 14 mars 1940).

À deux reprises, les habitants de Montceau-les-Mines et leurs représentants ont donc essayé d'atténuer les malheurs et les souffrances du peuple espagnol. Ils ont su faire preuve d'une solidarité sans faille à l'égard de ces victimes d'un conflit sanglant. Malgré « les senteurs épiciées de leur cuisine, leurs éclats de voix, l'horaire bizarre de leurs repas, leur goût du bavardage nocturne » (cf. Henri Charbonneau, *La chute de Barcelone*), la population montcellienne a accepté sans réticence les ressortissants désemparés de cette Espagne colorée.

L'aide aux réfugiés espagnols fut la concrétisation de l'une de ces « idées généreuses » dont parle Jean Revret et qui « ensoleillaient » la jeunesse d'Henri Parriat et de ses amis.

Annexe : Lettre de Jean Revret (†) à Roger Marchandeau, 1989.

Jean REVRET  
"La Floréole"  
de DOCTEUR EN MÉDECINE  
ES LE CANNET

Le Cannet le 6 Octobre 1989

Monsieur,

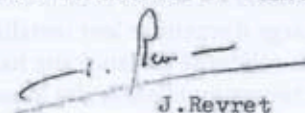
Je réponds bien tardivement à votre lettre du 14 Septembre dernier; j'étais absent et je n'en ai pris connaissance qu'à mon retour de voyage. Vous voudrez bien m'excuser.

Il m'est difficile de vous donner les renseignements précis que vous me demandez. Les souvenirs que j'ai conservés de cette époque déjà lointaine sont plutôt des impressions, celle d'une ambiance active et presque enthousiaste, d'une solidarité spontanée et généreuse. Ces réfugiés étaient nombreux, surtout des femmes et des enfants, deux cents peut-être ou plus. La municipalité et les syndicats, celui des mineurs notamment avec son secrétaire Mathus, avaient organisés les secours, mais c'est toute la population, individuellement ou en familles, qui apportaient nourriture, vêtements, ustensiles de cuisine, literie, et l'installation de ces exilés dans les anciens locaux de la Soierie (qui ont fait place, comme vous le savez au Lycée H. Parriat) se fit rapidement et d'une façon efficace. La colonie espagnole de la Soierie, après les premiers jours de désarroi et d'adaptation, se prit très vite en mains entourée de la sympathie discrète et chaleureuse de la population montcellienne.

J'ai conservé longtemps un dossier sur cet événement mais il a été malheureusement détruit avec ma bibliothèque quand l'O.A.S. incendia mon appartement à Oren en avril 1962.

J'espère que vous trouverez les éléments de votre travail dans les archives municipales et départementales que vous envisagez de consulter. Je serais heureux d'en avoir connaissance quand vous le publierez.

soyez assuré, Monsieur de mes meilleurs et dévoués sentiments

  
J. Revret